

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 3

Artikel: Comment percer le front allemand?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment percer le front allemand ?

III

Nous avons vu l'artillerie à l'œuvre dans la préparation de l'attaque. Nous l'avons même vue agir pendant cette attaque (ce qu'elle exécute sur la première zone de défense, elle ne fait que le répéter quand elle a affaire à la seconde). Sauf à retrouver les batteries plus tard, lorsqu'il s'agira d'achever le succès, nous allons nous occuper maintenant de l'infanterie qui est appelée, elle, à mener l'attaque.

Au sujet de celle-ci, se pose la question préjudiciable de son déclanchement. Comment doit en être donné le signal ? à quelle heure ? par qui ? Peut-être, d'ailleurs, vaut-il mieux n'attendre aucun signal, et se régler uniquement sur les indications de la montre. C'est à cette dernière solution qu'on paraît s'être rangé. Dans les anciens sièges, on attendait le moment favorable pour jeter les colonnes d'attaque en avant, et on déterminait leur mouvement en tirant une salve de coups de canon dans des conditions convenues, ou en lançant des fusées. Mais les fronts d'alors étaient peu étendus. Le commandement suivait les progrès de la préparation, soit à l'œil nu, soit avec des lunettes d'approche, et, dès qu'il jugeait l'instant propice, il en profitait.

Aujourd'hui, c'est sur une ligne de plusieurs lieues de long qu'on opère. Un tel développement ne permet guère à la vue d'embrasser les résultats obtenus. Il le permet d'autant moins que l'artillerie tire de fort loin, et que les observateurs aventureux dans les tranchées de première ligne sont fort mal placés pour voir ce qui se passe. Néanmoins, il est beaucoup de points d'où on peut se rendre compte des dégâts faits, par exemple sur les réseaux de fils de fer. Seulement, les renseignements partiels qu'on obtient ainsi ne sont pas concordants. Ici, la destruction est presque complète ; là, les obus n'ont produit

aucun effet ; ailleurs, ils semblent avoir ouvert des couloirs plus ou moins praticables, plus ou moins étroits. Il est difficile de décider si on prolongera le feu, et si on continuera à dépenser des munitions avec un aussi maigre succès, ou si on profitera sans plus tarder des anéantissements obtenus ici ou là.

La troupe attend, frémissante, l'heure si désirée de l'attaque. Elle s'énerve. Elle subit des pertes par le fait des ripostes provoquées par la canonnade. Après avoir laissé son ardeur s'exciter par ces « taquineries » de l'ennemi, — le mot est du général de Brack, — on risque de voir cette ardeur s'évanouir, et le moral tomber d'autant plus bas qu'il s'est élevé davantage. Il arrive donc qu'on soit amené à donner le signal prématûrément pour ne pas s'exposer à le donner tardivement. Et alors, sur l'immensité du front, les assaillants pénètrent sans peine sur certains points, pendant qu'ils sont arrêtés sur d'autres, et que la ligne de contact présente une série de dentelures. Les éléments avancés sont parfois tout surpris de la façon dont ils ont pénétré sur les positions ennemis. La facilité avec laquelle ils ont pu avancer n'est pas sans leur causer une certaine appréhension, ou sans préoccuper tout au moins le commandement, car les combattants, tout à la joie de leur succès rapide, n'y songent pas, eux, la plupart du temps, pas plus qu'ils ne songent au danger qu'ils courrent à former coin et à s'enfoncer dans les lignes, alors que, sur leurs ailes, le défenseur est encore en situation de faire pression.

Le déclanchement de l'attaque à une heure fixée d'avance n'est pas sans comporter de graves inconvénients. A l'heure dite, il se peut que la préparation ne soit pas terminée, que même elle ne soit pas suffisamment avancée. Il se peut aussi que les circonstances atmosphériques soient nettement défavorables, qu'on soit contrarié par le brouillard, par la pluie, par l'état du sol. Le cas s'est produit lors de la dernière affaire de Champagne, à la fin de septembre 1915. Peut-être aussi lors de l'offensive allemande sur Verdun, à fin de février 1916. Par contre, on se trouve en présence d'un point de départ net. Une salve de coups de canon, l'apparition d'un ballon-signal ou la traînée lumineuse de fusées dans le ciel, surtout avec l'étendue des fronts, surtout avec le tapage de la bataille et avec les

préoccupations qui tendent tous les esprits, toutes les facultés, tous les regards, vers des points déterminés, aucun de ces procédés d'avertissement n'est assuré de produire l'effet voulu au moment voulu. Et la pire conséquence de cette incertitude est le danger que le commandement court de ne pas prévenir l'artillerie à temps. Qu'une colonne d'attaque soit en retard de quelques minutes, le mal peut n'être pas grand. Mais que les batteries ne relèvent pas leurs trajectoires, qu'elles continuent à arroser de projectiles ces réseaux où arrivent les assaillants et où ils sont forcés de ralentir leur allure, qu'elles continuent à taper sur ces tranchées où il s'agit de pénétrer, qu'alors les fantassins amis, déjà en butte aux coups des ennemis, soient atteints dans le dos par des obus qui doivent les soutenir, ah ! c'est la plus cruelle circonstance qui puisse se présenter à la guerre. Et elle se présente si souvent, sans qu'on puisse l'empêcher, par suite d'erreurs que rendent inévitables la portée des pièces, l'invisibilité des troupes, la difficulté des liaisons et l'incertitude des renseignements sur la situation générale, elle se présente si souvent qu'on serait profondément coupable, pouvant l'empêcher, de ne le pas faire.

C'est pour cette raison qu'on en est venu à recourir exclusivement ou presque exclusivement à la détermination à priori de l'heure de l'attaque, si brutale et si inintelligente, qu'elle soit parfois. L'expérience a prouvé qu'on ne peut pas compter sur le téléphone pour transmettre des ordres dans les moments critiques, tant sont nombreuses les chances de rupture des réseaux.

Donc, les officiers d'infanterie ont les yeux fixés sur leur montre préalablement réglée. Ils guettent l'heure. On a profité de l'obscurité pour ouvrir des passages en zig-zag dans l'obstacle des fils de fer établis en avant de la première ligne, et on a taillé des gradins de franchissement en face de ces ouvertures dans la paroi de la tranchée. Celle-ci se garnit de minute en minute ; on se presse au seuil de ces escaliers par lesquels on débouchera, le moment venu, sur le sol naturel.

Le voici enfin, ce moment si fièvreusement attendu. Un officier prend la tête du mouvement, et ses hommes le suivent. Une fois gravies, les cinq ou six marches entaillées en vue de la

sortie, on se répand à droite et à gauche, de façon à se former une ligne, avec un demi-pas d'intervalle. Et cette muraille humaine se précipite en avant, dès la cessation du feu de l'artillerie pour tâcher d'arriver sur l'ennemi avant qu'il soit sorti de ses abris.

Pourtant, si la distance à parcourir est un peu grande (plus de cent mètres, par exemple), le capitaine Laffargue représente l'attaque comme devant être menée par vagues de compagnies, dont les premières se divisent en deux parties, savoir :

1^o Une ligne de tirailleurs à cinq pas, formée soit par une section déployée, soit par des groupes de tirailleurs (hommes résolus et calmes) fournis par chaque section ;

2^o A cinquante mètres en arrière, la *ligne d'attaque* : hommes sur un rang, coude à coude ou à un pas.

Les commandants de compagnie et chefs de section, *devant la ligne*. A 4 mètres derrière la ligne d'attaque, le rang formé par les serre-filés.

Dans ce cas, on ne peut pas compter surprendre l'ennemi ; il ouvrira un feu plus ou moins violent particulièrement pendant la traversée des réseaux. Il est très illusoire de se figurer qu'une troupe est assez stoïque pour se laisser fusiller à bout portant sans répondre quand elle voit si distinctement l'ennemi ; on sera obligé d'ouvrir le feu, et cela jettera le désordre dans la ligne d'assaut.

La ligne de tirailleurs mince est destinée à donner cette protection par le feu pour que la ligne d'attaque reste au coude à coude alignée et sans tirer presque jusqu'au bout.

A Neuville-Saint-Vaast, j'ai été obligé personnellement de faire le tirailleur, et j'ai bien senti, depuis, que quelque chose avait fait défaut dans notre ligne d'attaque. Nous arrivâmes au premier réseau, à 80 mètres de l'ennemi, sans tirer ; mais là, en raison de la violence du feu adverse, notre fusillade s'alluma. Moi-même, je me rappelle avoir marché droit sous la protection de mon fusil. Chaque fois qu'un bonnet plat se soulevait et me couchait en joue, j'épaulai rapidement ; mon coup de feu qui le frôlait lui faisait instinctivement courber la tête : je profitais de ce court répit pour bondir dans le réseau et galoper encore pendant 20 mètres, surveillant toujours et tirant aussitôt que les bonnets plats reprenaissaient. Ainsi, vidant le magasin en marchant, je pus sauter sur le parapet de la tranchée allemande sans avoir permis à l'ennemi de me tirer un coup de feu ajusté. Si l'homme qui marche poitrine découverte dans les espaces balayés par les balles méprise le danger, celui qui s'abrite est porté à exagérer dans le sens de la protection, et les

hommes qui sont dans les tranchées, quand passent les balles, ne peuvent se dispenser de rentrer instinctivement la tête dans les épaules. C'est une sensation que doit exploiter l'attaque.

Les tirailleurs (qui précèdent d'une cinquantaine de mètres la ligne d'attaque) seront des gens calmes, résolus et bons tireurs (souvent de vieux soldats réservistes, aguerris, moins susceptibles de s'énerver que des jeunes gens, et tenant à conserver leur vie). Ils devront marcher chacun sur un point de la tranchée ennemie et la surveiller étroitement. Ils n'ouvrent le feu que si l'ordre leur en est donné par le commandant de compagnie marchant entre les deux échelons.

Cette manière de faire l'assaut ressemble fort à celle qui est rapportée par Dewet dans *Trois ans de guerre* : c'est l'assaut individuel, où chaque soldat se révèle comme un véritable combattant.

Chaque échelon sort successivement, d'un seul bond, et part au pas (si on pouvait, même, au pas cadencé). Il est curieux de constater combien cette allure comporte de résolution froide et de farouche mépris pour l'adversaire. Instinctivement, à Neuville, *toutes les unités sortirent au pas*. Ensuite, prendre le pas de gymnastique, à une cadence lente pour maintenir la cohésion, faire plusieurs bonds s'il y a lieu, d'une longueur de 80 à 100 mètres. Il ne faut pas les multiplier, au risque de briser l'élan.

Quand on a fait l'immense effort de mépriser le feu de l'adversaire, il ne faut pas le détruire par un changement d'attitude signifiant la crainte.

A 60 mètres de l'ennemi, déclencher la charge.

Marcher alignés est un point capital dont il faut avoir vécu l'importance dans les minutes tragiques pour sentir combien son influence est prodigieuse. D'ailleurs, l'alignement est vieux comme la guerre. L'alignement tient chacun à sa place, entraîne les hésitants, retient les fougueux, et donne à chacun la sensation chaude et irrésistible de la confiance mutuelle. A Neuville, nous marchâmes tout d'abord au pas, puis au petit pas de gymnastique, alignés comme à la parade. J'entends toujours derrière moi ce cri épique et splendide de suprême encouragement traverser le crépitement des mitrailleuses et se propager tout le long de la ligne : » *Alignez-vous ! Alignez-vous !* » Jusqu'à l'humble réserviste C... qui, malgré les balles s'enfonçant à l'entour dans les rangs, maintenait alignés des jeunes camarades émus.

Ainsi lancés en muraille, nous étions irrésistibles.

A partir du moment où l'on aborde les réseaux commence la période de la charge et du combat individuel. On ne peut plus

empêcher les hommes de tirer : chacun cherche à se protéger par son propre fusil.

A Neuville, nous sommes arrivés à un premier réseau, à 80 mètres des tranchées, à peu près alignés et sans tirer. Au réseau, on se couche, et le feu est ouvert. Chacun franchit individuellement le réseau, se couche de l'autre côté et recommence à tirer. La ligne se reforme sans interruption. Puis, je veux faire cesser le feu pour charger, mais on n'entend rien. Alors, je me dresse, je cours seul sur l'ennemi ; mais, à cette vue, immédiatement la compagnie est debout et se précipite à travers le deuxième réseau.

La première tranchée enlevée, on la nettoie à fond ; pas un homme capable de causer un dommage ne doit rester derrière soi : il ne faut pas laisser à d'autres, par exemple à des grenadiers, le soin de détruire tout ce qui peut nuire. A Neuville, nous avons franchi d'un bond la première tranchée, et nous avons marché sans arrêt ; c'est alors que nous fûmes fusillés dans le dos et obligés de revenir sur nos pas, pour tout massacrer.

La première tranchée conquise, on se reforme en se couchant à 10 mètres au delà de la tranchée. Chaque homme, en arrivant sur cette nouvelle ligne, ouvre le feu contre les défenseurs de la deuxième tranchée. La ligne reformée, on repart à l'attaque comme précédemment.

Les tranchées suivantes sont franchies sans interruption, en avant toujours.

Pour la première vague, *il n'y a pas de limite* : qu'elle aille déferler le plus loin possible. Le 9 mai, la première ligne, sans arrêt, courut jusqu'au cimetière de Neuville, au bois de la Folie, aux premières maisons de Souchez.

La deuxième vague doit sortir au moment où la première aborde la tranchée ennemie. Si elle part plus tôt, elle rejoindra la première vers les réseaux, et sera englobée dans le combat de la première tranchée ; elle se disloquera prématurément, et, dès l'instant où elle n'est plus en bloc, on ne peut plus la considérer comme un renfort.

Tandis que la première vague fonce droit devant elle et ne peut rien contre les surprises de l'ennemi, les deuxième et troisième vagues, averties par le sort de la première, peuvent ainsi prendre certaines précautions sans diminuer leur élan, telles que faire éteindre les sections qui seraient exposées au feu des mitrailleuses non éteintes.

Cette longue citation permet de se faire une idée de ce qu'est la narration du jeune capitaine. On se rend compte de l'intérêt passionné avec lequel le lecteur suit ce récit, et on comprend

que le généralissime ait cru devoir le répandre parmi les troupes, et que celles-ci s'en soient inspirées pour l'offensive de Champagne, qui a été la mise en pratique des règles données par l'auteur.

On ne saurait pourtant dissimuler que, lue posément, dans le cabinet, au lieu d'être fièvreusement feuilletée dans la tranchée, ou au cantonnement, la brochure ne laisse pas l'esprit entièrement satisfait. Et, lorsque, par surcroit, l'événement tourne de façon à inspirer des doutes sur sa valeur pratique, on en vient à se demander si ce n'est pas un peu de la littérature. Pour tout dire, on voudrait des précisions. On ne se représente pas toujours nettement ce qu'enveloppe le vague d'une description éloquente. Pour passer du tableau écrit au tableau dessiné et peint, on éprouve quelque peine. On ne voit pas ces soldats émergeant à la queue leu leu et se déployant avant de se jeter en avant, avec la préoccupation de se maintenir alignés ; alors qu'ils tombent dans les entonnoirs ou qu'ils trébuchent en essayant d'enjamber les cadavres, alors qu'ils rencontrent de bons abris dont ils doivent être tentés d'utiliser la protection, alors que nombre d'entre eux sont frappés et roulent sur le sol. En vain faisons-nous effort pour nous imaginer cette marche hardie d'un jeune officier qui devance sa troupe, un fusil à la main, et qui épaule dès qu'il aperçoit un bonnet plat sur la tête d'un ennemi qui le met en joue. La menace de ce coup de feu fait rentrer sous terre le bonnet plat. Soit. Mais, si deux bonnets plats se montrent, et si l'un d'eux, ne se sentant pas menacé, fait feu ? On répondra que, derrière le capitaine, marchent ses soldats. Mais pourront-ils donc tirer, ayant leur chef devant eux ? La vraie raison qui rend l'alignement nécessaire, c'est peut-être surtout pour que le champ de tir soit bien dégagé devant le rang. Quant à exiger que celui-ci conserve une rectitude presque géométrique, ce n'est ni réalisable ni même désirable, au dire de beaucoup d'officiers qui ont subi à plusieurs reprises l'épreuve d'une expérience de ce genre.

On voudrait être renseigné au juste sur ce qu'était le terrain sur lequel a eu lieu l'attaque, comment il se présentait, quels couverts il offrait, et combien d'hommes y ont pris part, et

combien sont arrivés de ceux qui sont partis, et à quel endroit de leur course, à quel moment exact les autres ont disparu, soit qu'ils aient été tués ou blessés, soit qu'une chute malencontreuse provoquée par quelque racine ou quelque trou les ait arrêtés en route, à moins qu'ils n'aient trouvé quelque bon coin pour s'y installer et pour y attendre sans trop de risques la victoire avec les distinctions qu'elle leur apportera peut-être. Ah ! combien on souhaiterait de posséder des films cinématographiques qui fissent assister le spectateur au déroulement total de l'action ! Mais des films vrais et non truqués comme le sont ces photographies que les plus grands illustrés, les plus consciencieux, donnent comme des images réelles prises sur le vif.

Et encore ces images ne donneraient-elles qu'une idée lointaine et estompée de ce qui s'est passé : il y manquerait la couleur, il y manquerait le tapage, il y manquerait le contexte, si on peut ainsi parler, l'ambiance dans laquelle les combattants sont noyés. Combien plus difficile est la tâche de l'écrivain qui veut rendre compte par la plume des événements auxquels il a pris part. Il faudrait d'abord que sa rétine les eût discernés et que son cerveau en eût enregistré le souvenir. Or, il n'est pas irrévérencieux de supposer qu'un chef, vit-il même ce qui se passe derrière lui, promène un regard clair et tranquille sur sa troupe en même temps que sur l'ennemi, qu'il note l'expression des physionomies, qu'il perçoive les jurons des uns, les murmures des autres, qu'il suive le mouvement des aiguilles de sa montre. Les quelques minutes que dure l'assaut doivent s'écouler dans un enchevêtrement confus et inextricable, dont on admire qu'on puisse faire tenir la complexité en quelques lignes, à moins que ce soit par un artifice de rhétorique, par un travail de schématisation artificielle et de simplification. On réduit le dessin à quelques traits. Mais, si c'est assez pour vulgariser, pour donner une idée des péripéties successives de l'action, si c'est assez pour la montrer comme on la voit, ce n'est pas assez pour permettre aux autres de la voir de leur point de vue, à eux, et avec leurs yeux. Dès lors, ces autres ne peuvent se former une impression qui leur soit personnelle. Ils sont bien obligés de se contenter de celle qui leur est présentée

par l'auteur et dont la subjectivité, même si elle est inconsciente et involontaire, ne saurait être mise en doute. Songez que, dans le cas présent, nous avons affaire à un officier dont toute l'expérience se réduit à une journée de combat ou à deux, et qu'il a dû, tout comme les autres, subir l'émotion irréparable, d'un premier début, émotion qui comporte comme conséquences des déformations de la réalité, des illusions d'optique, des troubles de la vue et peut-être des facultés cérébrales.

Le haut commandement a donc commis une erreur s'il a considéré l'étude du capitaine Laffargue comme une œuvre définitive (ou même transitoirement définitive, à supposer qu'on puisse allier deux mots inconciliables). Ce n'était, ce ne pouvait être qu'une contribution à la peinture d'un épisode assurément considérable, mais fugtif, et probablement protéiforme de la guerre actuelle. L'assaut sur une position retranchée constitue une opération dont la physionomie doit varier d'une saison à l'autre, d'un point du front à un autre point, comme elle doit varier suivant les troupes qui y prennent part, et avec les engins dont ces troupes disposent.

S'il fallait, par un rapprochement, faire sentir ce qu'il y a de flou dans le récit qu'on vient de lire, il suffirait de l'opposer au tableau que nous trouvons quelques pages plus loin. Ici, ce ne sont plus des « échelons » qui se portent à l'assaut : ce sont des régiments entiers, drapeaux déployés, et avec leur musique. Du moins, les choses se sont-elles passées ainsi pour l'offensive de Champagne. La brochure que nous avons sous les yeux dit seulement que « l'infanterie sort de ses parallèles d'un seul mouvement, au pas, magnifiquement alignée, couronnée par le scintillement de milliers de baïonnettes ». Est-ce donc un front rectiligne de plusieurs kilomètres qui va se déplacer formant cette muraille dont parle Bossuet à propos de l'infanterie espagnole ? Ou bien la ligne sera-t-elle tronçonnée en une série de petits éléments rectilignes de la valeur d'une ou deux escouades ? Il est impossible de voir en toute certitude ce que l'auteur a exprimé dans son style d'un pittoresque nuageux et plus grandiloquent que scientifique. Et il en résulte, pour celui qui veut étudier son étude, un certain malaise, de la gêne, du doute. On

sent que, si on le tenait sous la main, on lui poserait une foule de questions pour élucider toutes les obscurités qui se présentent à l'esprit, et on voudrait le confronter, pour arriver à la pleine lumière, avec ceux de ses camarades qui sont, sur bien des points, en complète contradiction avec lui.

Ils ont beau jeu d'ailleurs, à lui demander si cette exhibition théâtrale de masses compactes n'est pas si péril. Certes, si l'apparition de ces murailles humaines devait terrifier le défenseur, si elle devait rendre son tir incertain, ah ! on comprendrait qu'on employât coûte que coûte ce moyen d'intimidation. Mais il n'en est rien. La vue des colonnes (ou plutôt des lignes d'assaut) provoque une mousqueterie violente dans la tranchée ennemie qui « s'allume brusquement : la fusillade crépite tout de suite folle (...folle, soit ! mais pas déréglée puisque nous allons constater qu'elle occasionne des pertes énormes...), la fusillade crépite tout de suite folle, dominée par le claquement impitoyable des mitrailleuses ; la vague des assaillants se creuse ; des unités entières disparaissent fauchées !... »

Ces hécatombes se produiraient-elles sans le souci de l'alignement, sans la belle fanfaronnade d'un pas rythmé, presque d'un pas de parade ? Et n'y a-t-il pas contradiction aussi entre cette peinture de la première vague en butte à une grêle efficace de projectiles ennemis, et l'affirmation qu'il est relativement facile d'enlever les premières tranchées, parce que, d'une part, la préparation par l'artillerie, minutieusement réglée, a déblayé le terrain et parce qu'on le connaît bien, ce terrain. Aussi peut-on avancer franchement, carrément, et on fonce sans arrière-pensée. Mais, lorsque les premières lignes ont été fauchées, on tombe désormais dans le domaine de l'inconnu, on flaire l'embûche, on appréhende à chaque pas un traquenard brusquement révélé ; l'inquiétude ralentit la marche et transforme vite en surprise la moindre intervention de l'ennemi.

C'est alors que doit arriver la seconde vague, au sujet de laquelle le capitaine Laffargue donne quelques indications que nous croyons devoir reproduire presque textuellement, tout en nous référant aux réserves formulées et justifiées plus haut.

Tout d'abord, il s'élève contre l'emploi du mot « renfort » pour désigner la deuxième ligne d'attaque. En quoi il n'a pas

tout à fait tort. Il ne s'agit pas, en effet, de venir s'ajouter à la première ligne. Celle-ci est épuisée. Elle ne peut plus continuer l'œuvre qu'elle a entamée. Ce sont les troupes fraîches (relativement fraîches, s'entend, car elles n'ont pas été sans avoir déjà subi des pertes) qui viennent se substituer à elle.

Evitant la zone de destruction, ces troupes s'engouffrent dans les parties où la résistance a faibli, et ainsi la première tranchée, morcelée en tronçons, débordée, est définitivement submergée. La deuxième vague se reforme au delà de la tranchée enlevée, et on repart ; mais c'est le combat désordonné par groupes au milieu des coups de feu et des balles qui se croisent dans tous les sens. La deuxième tranchée est abordée ; certaines parties en sont conquises, et par là se répand le flot des assaillants tandis que des noyaux acharnés résistent obstinément dans quelques réduits.

Maintenant, dans la première ligne d'attaque, il n'y a plus d'ordre : les morts couvrent les terrains parcourus, ici fauchés par rangées, là accrochés en grappes dans les réseaux, formant une couronne au sommet des parapets, ou semés çà et là par l'égrènement du corps à corps. Les blessés refluent nombreux vers l'arrière. Des isolés s'éparpillent dans tous les coins sous les raisons les plus diverses. Des unités, même, sont arrêtées dans les tranchées conquises par leurs chefs qui se considèrent comme en ayant assez fait et trouvent sage de tirer leur épingle du jeu. Au delà de cet immense éparpillement, des groupes héroïques, faibles noyaux de multiples compagnies, conduits par des chefs ardents, s'enfoncent plus profond chez l'ennemi. Ils apparaissent lancés au galop sur les tranchées ; décuplés par l'imagination de l'ennemi, qui s'affole, ils courrent au delà, dans les champs libres, recevant quelques coups de ci de là, mais surpris désormais par le vide du champ de bataille. Derrière eux, le combat d'extermination continue par place, sans que rien suive. Seuls, quelques groupes d'isolés et de blessés s'en retournent. Alors, ces groupes sentent leur faiblesse et se comptent ; le vide, le silence, les résistances invisibles les impressionnent, ils flairent l'embûche et s'arrêtent bientôt.

Ces hésitations, que le capitaine Laffargue met si bien en scène et qu'il explique par les raisons qu'on vient de lire, ren-

dent souvent l'action de la seconde ligne et lui font perdre tout effet utile. Cette ligne se laisse intimider, paralyser, par la résistance qui surgit brusquement du milieu même du calme apparent, d'ailleurs, et — au surplus — très relatif, dans lequel elle se trouve. Dans la position de rassemblement, pendant les longues heures qu'elle a passées à piétiner en attendant son tour d'entrer dans la danse, elle a été en butte au feu, particulièrement démoralisant de l'artillerie, qui lui a donné en quelque sorte un coup de fouet. Il y a une sorte de contraste entre la fébrilité qui en résulte et la facilité (relative, encore une fois) avec laquelle se fait la marche. La troupe ainsi lancée ne tarde pas à éprouver le sentiment d'entrer dans le vide. Elle est, en tout cas, dans l'inconnu. Elle ne sait pas où est l'ennemi : le trouble de ses sens l'empêche de le situer exactement, d'estimer rapidement à sa juste valeur son effectif et ses dispositions. Elle est portée à exagérer le danger qu'il représente. Et déjà c'en est assez pour qu'elle manque d'entrain.

Autre chose encore contribue à la retenir, à brider son élan. Le commandement a le tort de se méprendre sur le rôle qui convient à la seconde vague. Au lieu de la considérer comme une deuxième ligne d'attaque analogue à la première, destinée à lui succéder, à prolonger son action en marchant droit sur les objectifs assignés, trop de chefs se bornent à l'employer à renforcer les points où ils jugent qu'un affaiblissement s'est produit et qu'une intervention est nécessaire pour venir à la rescouasse.

Or, il est impossible au commandement de voir clair dans la mêlée : il faut attendre longtemps pour débrouiller la situation, et, comme il faut être renseigné pour engager des renforts d'une manière opportune, les renforts arrivent toujours trop tard. N'ayant, en général, reçu que des ordres mal définis, et n'ayant pu se préparer depuis longtemps au rôle qui leur incombe, leur attitude est forcément molle et hésitante.

Il ne faut s'arrêter de pousser d'une manière brutale, préconçue, presque inintelligente, qu'au moment où la dernière maille est rompue ; sinon elle se renforce à vue d'œil et brise les suprêmes efforts.

Autre erreur que, d'après le capitaine Laffargue, le commandement commet.

Il perd de vue que les troupes destinées à fournir la seconde vague, étant soumises aux rudes épreuves du bombardement et de la fusillade qui dirigés sur les troupes de première ligne, balayent le terrain en arrière, ont besoin, pour agir avec autant de décision que les troupes de première ligne, d'être composées de soldats qui aient de l'allant et d'être encadrées avec un soin particulier. Or, on place souvent en renfort les troupes les moins sûres, qui, loin de pousser les premières, s'arrêtent avant de les atteindre.

La critique peut être juste. Mais on est en droit de se demander s'il ne faut pas lancer tout d'abord les unités dont on est sûr, et qui frayent un chemin aux suivantes, qui leur donnent l'exemple. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Ce sont toujours les mêmes dont on a besoin partout. Les bons soldats sont bons pour toutes les besognes. Les mauvais soldats ne sont bons pour aucune. Et, en résumé, il n'y a à retenir qu'une chose, c'est que pourachever la trouée entamée par le premier choc, il ne faut pas déployer moins de mordant.

Ceci posé, voyons à l'œuvre les éléments destinés à constituer la deuxième vague.

Pendant la préparation ils attendent le moment de s'engager, dans les places d'armes qui donnent sur les boyaux d'accès. Il serait très avantageux de les réunir le plus près possible de la parallèle de départ afin de profiter de la protection plus ou moins complète que peut donner contre l'artillerie la proximité des tranchées ennemis ; mais, en général, ce n'est guère possible, à moins que les tranchées allemandes et françaises soient séparées par une grande distance ; dans ce cas, il y aura assez de place entre la parallèle de départ et la tranchée ancienne pour installer quelques places d'armes.

Quand la première ligne est partie tout entière, les unités de deuxième ligne prennent place dans la parallèle de départ et s'y forment. Sans marquer un temps d'arrêt trop long, il est absolument nécessaire qu'elles séparent bien leur effort de l'effort des troupes précédentes. Elles doivent sortir lorsque celles-ci ont à peu près enlevé la première zone de défenses. Un départ prématûr confondrait leur action avec celle de la première vague, et elles seraient « aspirées » par le même com-

bat. Ainsi prématulement consumées et disloquées, elles seraient incapables de continuer leur action, sans rien ajouter à l'effort des troupes précédentes.

Les voici à pied d'œuvre. Le moment est venu de les engager. Voyons-les prendre leur formation de combat.

Elles se déploient dès la parallèle de départ, et, dès lors, on doit les orienter sur un objectif bien fixé ; en effet, elles risquent de tomber inopinément sous le feu, et il faut qu'elles puissent s'engager instantanément à tout moment.

Il y a d'ailleurs pour cela une raison d'ordre moral bien souvent éprouvée. En prenant la formation de combat, c'est-à-dire en s'appartenant à combattre l'ennemi, avant même de l'avoir vu, il semble que chacun se pénètre d'une résolution froide et silencieuse, seule irrésistible. La prise de formation sous la pression du danger semble plutôt une parade, et il s'en dégage comme une sensation démotivante de crainte subite et de désarroi.

Quelle sera cette formation ?

Aucune réponse précise n'est faite à cette question. On se contente de recommander qu'elle soit souple pour s'adapter immédiatement aux exigences de la situation, et peu vulnérable pour échapper aux effets de destruction subite d'un feu soudainement déclenché.

Pour une compagnie, il semble avantageux de la disposer sur deux lignes distantes de 150 mètres, les hommes en tirailleurs à trois ou quatre pas, le commandant de compagnie marchant entre les deux lignes, de manière à voir ce que voit la première ligne, tout en n'étant pas englobé dans son combat.

En général, on fait marcher en petites colonnes à intervalle de déploiement, car il semble que cette formation soit plus souple et permette de mieux utiliser le terrain. C'est vrai seulement en temps de paix : mais, à la guerre, il faut être déployé longtemps avant les balles.

Et maintenant, en avant !

Chaque compagnie marche, au pas, droit sur ses objectifs et alignée tant qu'elle n'est pas soumise à un feu direct : on évite ainsi les flottements qui proviennent du souci d'utiliser le terrain lorsque désormais il ne doit plus en subsister qu'un seul, culbuter l'ennemi.

En général, on a tendance à vouloir profiter comme cheminement des boyaux et des tranchées ennemis. S'ils permettent d'approcher par surprise et sans perte, ils morcellent la compagnie, brisent les formations d'attaque ; de plus, on éprouve une difficulté extraordinaire à les quitter, dès que les balles sifflent et que vient le moment de sortir en plein champ.

Je me rappellerai toujours Fouquevillers, où je m'obstinai à longer avec ma compagnie un cheminement étroit qui me rapprochait de l'ennemi, et je sais que nous eûmes bien de la peine à le quitter. J'ai souvent pensé depuis qu'il eût été préférable de prendre la formation de combat dans un chemin creux parallèle au front ennemi à 400 mètres un peu plus en arrière.

Voici le moment arrivé de se substituer aux unités de première ligne qui, ayant fourni leur effort, ont été finalement arrêtées sur tout le front par une série de résistance.

Pour prolonger l'action ainsi suspendue, les troupes de deuxième ligne ont reçu comme mission les deux seules missions suivantes :

S'emparer d'une zone bien déterminée jusqu'à tel point ;

S'emparer des lisières d'un centre de résistance sur le flanc des troupes qui enfoncent les intervalles.

Eventuellement, elles peuvent sur quelques points recevoir l'ordre de rejeter un retour offensif et de poursuivre.

Quand les troupes de deuxième ligne arrivent à proximité des troupes de première ligne arrêtées, pas d'idée de manœuvre, pas de conseil, et, comme pour la première tranchée ennemie, l'assaut sans hésitation.

Le capitaine Laffargue envisage deux manières différentes d'opérer suivant que les fractions de première ligne arrêtées sont séparées de la résistance ennemie par une distance de moins de 200 mètres, ou de plus.

Dans le premier cas, si la première ligne arrêtée se maintient à la limite de sa progression, c'est qu'elle n'est pas, en général, à découvert et en plein champ : Sa ligne va former comme la parallèle de départ pour les unités de deuxième ligne.

Ces unités tâchent d'abord d'atteindre la ligne d'abri où elles vont se former. Leur formation d'assaut résulte de la formation de marche : les vagues se composeront de demi-compagnies.

La première vague sort de l'abri, fait un bond au pas gymnas-

tique, au moins la moitié du parcours, et ouvre le feu ; le feu ouvert, la deuxième vague sort *alignée* (toujours !) et enlève la première.

Ici on ne peut pas empêcher de tirer, car l'appui de l'artillerie maintenant défectueux doit être remplacé par le feu des fusils auquel doit s'adjoindre le feu des mitrailleuses et des canons légers qui peut seul rendre possible un assaut aussi redoutable.

S'il y a plus de 200 mètres à parcourir avant d'arriver sur l'ennemi, une difficulté nouvelle se présente : il s'agit de constituer, à distance convenable, une ligne d'assaut dans une sorte de parallèle de départ.

Pour arriver à distance d'assaut, s'avancer par ligne mince, former par dédoublement des lignes de tirailleurs déjà déployées ; ces lignes, distantes d'au moins 100 mètres, s'avancent successivement et par bonds alternatifs, elles se doublent à l'emplacement de la ligne de départ pour l'assaut.

La parallèle de départ peut, soit exister naturellement, soit exister mais être incomplète, soit n'exister d'aucune façon. Dans le second cas, il faut aménager la ligne d'abri, et, dans le troisième cas, la créer, afin de pouvoir séjourner quelques instants à peu de distance de l'ennemi sans être détruit. Pour faciliter cette construction extrêmement pénible et dangereuse, il est bon de faire remplir les sacs à terre de chaque homme au dernier abri ; mettre des pierres qui, sous un faible volume, arrêtent les balles. Chaque homme exécute ses bonds avec son sac à terre qui le protège en partie pendant les arrêts. Arrivé à la ligne fixée pour la parallèle, ce sac à terre lui sert de masque qu'il n'a plus qu'à compléter rapidement. Chaque homme élargit ensuite son abri, pour lui permettre de recevoir de nouveaux camarades.

La première vague, reformée à distance d'assaut, donne l'assaut comme dans le cas précédent. Parfois, les pertes et la confusion des unités peuvent amener à donner l'assaut par compagnies entières.

Les deuxième et troisième vagues suivent et imitent le mouvement de la première ; c'est comme la première ligne.

Et voilà comme on arrive à percer. Bien que les tentatives les plus énergiques, les mieux préparées, n'aient pas toujours réussi, même avec les meilleures troupes commandées par les meilleurs chefs, on doit admettre que le succès n'est pas impossible. On en a eu la preuve. La question se pose pourtant de savoir si c'est un succès durable et solide ou simplement éphémère. Il y a des opérations chirurgicales qui réussissent, et dont on meurt. La trouée est une opération militaire qui peut

réussir, mais dont on peut mourir. Seulement, ce n'est pas le patient, cette fois, qui est exposé à cette catastrophe : c'est l'homme de l'art. Il tombe enseveli par son triomphe comme Samson sous les ruines du temple... Qu'on veuille bien excuser cette littérature, qui justifie peut-être la littérature que voici :

Devant les centres de résistance, la lutte est rude et meurtrière : on a pris une ou deux tranchées, enlevé les premières maisons, mais les unités se sont fondues dans l'interminable combat individuel des boyaux ou des décombres, ici les progrès ont été peu sensibles pour des pertes effroyables.

Ainsi, la première ligne a donné son effort ; dans les centres de résistance, elle a à peine mordu, enlevant particulièrement les lisières extérieures ; dans les intervalles, au contraire, elle s'est épanouie largement à la manière d'une vague qui a rompu une digue sur un point. Mais elle s'est arrêtée à bout de souffle devant la deuxième ligne de défense dont la résistance s'organise, ou a été clouée sur place par les flanquements non maîtrisés des centres de résistance ; elle se compose désormais de quelques faibles groupes de vrais combattants, juste assez forts pour jalonner ça et là la limite du terrain conquis, et d'une multitude d'isolés et d'unités entières qui s'égrènent sur toute la zone d'attaque.

Cela a duré peut-être moins d'une heure.

Chez l'ennemi, c'est le désarroi : les batteries s'enfuient au galop devant cette marée qui a emporté tous les obstacles préparés de longue date et jugés imprenables ; toute confiance disparaît : l'adversaire, sentant craquer la résistance alentour, n'ose plus acharner la défense ; il est porté désormais, pour un rien, à tourner les talons. Cependant, sur quelques points, les réserves partielles sont accourues, ont garni leurs positions de deuxième ligne, ont tenté quelques timides retours offensifs ; des mitrailleuses rapidement transportées se sont installées et tirent à toute vitesse pour interdire l'accès des zones vides de défenseurs et gagner du temps. La résistance chancelle, essaie de reprendre pied : encore une immense poussée brutale sur tout le front, semblable à l'attaque de la première ligne, et ce sera la déroute éperdue.

C'est alors qu'apparaît la deuxième ligne ; sortie à son tour de la parallèle, elle s'avance par vagues immenses et successives de lignes minces, calme et inébranlable parmi les rafales d'obus et les balles perdues.

Déjà les nombreuses équipes de mitrailleuses et de canons légers l'ont précédée. Se faufilant à la suite de la première ligne, elles ont pu débrouiller la situation et se rendre compte des points où la résistance tente de s'acharner et doit être immédiatement balayée. Les

canons légers s'orientent droit sur le crépitement de mitrailleuses qu'ils tâchent d'accabler en tir direct d'une pluie de leurs petits obus.

Les batteries d'accompagnement sont parties dès l'enlèvement des premières tranchées, orientées bientôt par les signaux d'agents de liaison spéciaux, artilleurs qui suivent l'infanterie. Le reste de l'artillerie interdit les cheminements d'accès par un barrage à obus asphyxiants et transporte son feu sur la deuxième ligne repérée d'après le plan directeur.

Ainsi, la deuxième ligne arrive à proximité des éléments avancés de la première ligne sous le couvert d'un feu suffisant. La deuxième ligne court droit devant elle sur les objectifs fixés longtemps à l'avance et qui l'hypnotisent.

Certaines de ces unités ont pour mission d'aveugler les centres de résistance en achevant de conquérir les lisières extérieures, tandis que la grande majorité doit s'engouffrer dans les intervalles au lieu de s'attarder et de s'épuiser à faire le jeu de l'adversaire dans les points d'appui inextricables.

Pour reprendre une expression du *Songe d'une nuit d'été* en la modifiant légèrement, un centre de résistance est un filtre dans lequel on peut verser des bataillons et des régiments : il n'en rendra que quelques gouttes.

Les unités passant par les intervalles arrivent devant la deuxième ligne de défense, qui n'est pas, en général, occupée d'une façon continue. Elles se heurtent à de vives et soudaines résistances ou rencontrent des vides par lesquels elles pénètrent hardiment et poussent droit devant elles, toujours plus loin, sans se laisser intimider par le silence ou distraire par les résistances de droite et de gauche. Les unités arrêtées organisent rapidement l'assaut et attaquent de vive force, comme les premières vagues d'attaque, sans souci de manœuvrer, tentation de la mollesse et de l'indécision. Ici, on trouve l'hésitation ; les unités s'arrêtent devant un semblant de résistance ou tâchent de l'esquiver ; d'autres, s'étant approchées à distance d'assaut, se terrent et n'osent plus se lancer poitrine découverte dans une charge suprême ; d'autres se détournent de leur objectif pour courir au combat qui les aspire.

Cependant, la deuxième ligne de défense ennemie se trouve à son tour désemparée, crevée et notamment dépassée en certains endroits. Assaillie vigoureusement sur tous les points où s'improvise en hâte une résistance, elle est bientôt morcelée en îlots, cernée de toutes parts.

Les points d'appui, comme pour la première tranchée, sont laissés de côté et simplement isolés par la prise de leurs lisières.

On est maintenant presque en terrain libre, il faut encore déblayer définitivement les dernières résistances auxquelles s'accro-

cheraien les renforts ennemis qui approchent en hâte et reformeraient vite un barrage infranchissable si on leur laissait quelques heures de répit.

C'est à quoi vont s'employer les réserves.

Renseigné par les officiers de liaison qui ne craignent pas de parcourir le champ de bataille pour se rendre compte de la marche des événements et pour ne pas abandonner les troupes à leurs propres forces jusqu'à l'arrivée tardive de comptes rendus, le commandement dirige ses réserves au point précis où il en est grand besoin.

Ainsi, les dernières résistances, que la deuxième ligne occupée à marcher droit devant elle n'a pu encercler, sont définitivement brisées par les réserves.

Enfin, on est arrivé dans la zone libre : le gigantesque assaut de 5 ou 6 kilomètres est terminé. Maintenant, ce seront la surprise, la rapidité des mouvements, l'habileté de la manœuvre, qui vont propager de proche en proche la panique.

L'ennemi, poussé, bousculé, troué dans l'intervalle des points d'appui où il essaie de se retenir, ne trouvera plus bientôt de position pour oser faire front, il sera irrésistiblement entraîné dans la déroute quand retentira ce cri gros de menaces démesurément amplifié : « Les Français ! ».

Mais cela n'est déjà plus la trouée, et il faut nous reposer après l'assaut.

Aussi bien n'aura-t-on pas souvent l'occasion d'aller jusque là. En tout cas, il ne semble pas que l'offensive allemande l'ait eue, cette occasion, soit à la bataille de l'Yser, soit à la bataille de Verdun. Dans cette dernière circonstance, pourtant, elle a mis à profit les leçons de l'offensive de Champagne, et elle s'est servie des moyens qui avaient alors réussi aux Français. Elle s'en est servie en les amplifiant, par l'emploi d'engins plus puissants, plus terrifiants. Malgré ce déploiement de force, malgré la valeur des troupes et celle du commandement, découpées l'une et l'autre par la présence du souverain, malgré l'immensité et l'intensité de la préparation, malgré la forme même du secteur d'attaque qui permettait la convergence des feux, convergence d'autant plus grande que le front se rétrécissait au fur et à mesure qu'on avançait, l'échec n'est pas contestable, qu'on le mesure au nombre des prisonniers faits ou au nombre de kilomètres franchis.

Il est présomptueux de penser qu'on soit capable de réussir mieux que n'ont réussi les généraux et les soldats du kaiser. Et

la preuve semble faite de la difficulté qu'on éprouvera à percer une ligne convenablement défendue. — Resterait, dira-t-on, à examiner le cas où elle ne résisterait pas. — Mais c'est là une éventualité qu'il convient d'écartier. Car, si la défense est démolisée, si elle renonce à faire son devoir, si elle n'attend qu'une occasion pour s'y soustraire, la moindre menace lui sera un prétexte suffisant, et ce n'est pas la peine de prendre des mesures spéciales pour exécuter une attaque qui est appelée, quoi qu'on fasse, à réussir.

Contre un ennemi solide, on peut presque affirmer qu'il est inutile de prendre des mesures spéciales pour exécuter l'attaque, parce que celle-ci est appelée, quoi qu'on fasse, à échouer. Ou on n'arrivera pas à percer, ou si on y arrive, on sera hors d'état de profiter de ce succès. Tel, le cheval de course qui s'abat en arrivant au poteau.

Aussi les descriptions du capitaine Laffargue et ses réflexions et ses conseils paraissent à beaucoup plus littéraires que militaires. Le lecteur jugera : il en a l'essentiel sous les yeux.

X.

